



PROLOGUE



Avant la guerre, je pouvais me saouler avec un minuscule pécule. Maintenant, un verre me coûte vingt sous. Même la beuverie, les Boches nous l'ont volée.

Renard jouait avec une pièce dans sa poche. Deux ans plus tôt, il se payait une semaine de loyer dans un bon logement, pour cent cinquante francs. Maintenant, il s'offrait à peine quelques gorgées d'alcool, souvent coupées à l'eau. D'autres fois, c'était des « jours sans », les mardis, jeudis et samedis, où la consommation était tout simplement interdite.

Renard faisait ces calculs dans sa tête en longeant les quais de Seine. Sa piécette en main avait perdu bien de la valeur. Même un gâteau qui aurait été conservé dans les tranchées de la Grande Guerre l'aurait rendu plus heureux. Non seulement la

capitulation s'était chargée de faire plomber la France en Bourse, mais en plus, le taux de change imposé par les Allemands désavantageait sans surprise le peuple français. *Tout pour nous dépouiller au maximum, hein ?*

Renard passa sous un lampadaire, dont la lumière fit miroiter ses mèches dorées. Avec ses maigres économies, il pourrait acheter... une patte de poulet au marché noir, peut-être. Une oreille de porc, s'il avait de la chance. Sinon, il devrait aller faire la queue toute la journée à l'épicerie au coin de la rue, en espérant obtenir une quantité affligeante de pain. Il attendrait devant des mères de famille au teint gris, dont les enfants n'avaient plus que la peau sur les os et des vêtements rapiécés. Et après une journée interminable d'attente, l'épicerie fermerait sous son nez, puisque tout aurait été vendu.

Il coula un regard vers une boulangerie fermée. À la fenêtre était accroché un écriteau « Plus rien ».

Renard aurait pu faire le pied de grue dès maintenant – il n'était que dix-huit heures – pour le lendemain matin. Il n'aurait qu'à se cacher dans un coin une fois l'heure du couvre-feu arrivée. Cela lui assurerait une place de roi pour l'ouverture du commerce à l'aube, mais Renard n'était pas encore prêt pour ça. L'hiver arrivait. Il allait faire froid. Ses dettes ne le réchaufferaient pas. Et ne sauveraient pas Orane.

Il avait encore un atout dans sa poche.

Un atout qui pouvait lui sauver la peau autant que le condamner.

Pour cela, il avait besoin de charbon.

Il jeta un coup d'œil en haut de la rue, se retint de regarder derrière lui. Renard ne cessait de s'améliorer dans l'art de ne pas être remarqué. Ses mains chétives de peintre s'étaient révélées si habiles qu'il pouvait délester n'importe quel passant de n'importe quoi. Le couronnement de son succès fut très

probablement lorsqu'il extorqua un SS de son pistolet.

S'il s'était fait prendre, il serait mort. Une balle. Sans procès.

Tout en longeant les quais, il continua de jouer avec sa pièce. Un couple chargé de valises passa à côté de lui. Excepté eux, les rues de Paris étaient vides. Renard, à ses dix-huit ans, les avait découvertes pullulantes de vie, étincelantes d'acier et d'argent, sans cesse bondées et en mouvement. Mais Paris était mort depuis que les Allemands avaient pénétré les Champs-Élysées. Renard avait aussi été condamné, ce jour-là.

Une patrouille de policiers français remontait les quais en sens inverse. Renard enfonça son chapeau sur son crâne et ouvrit le journal de propagande qu'il avait toujours sur lui. Il lut le titre à haute voix – en allemand – ainsi que les articles en dessous. Les deux représentants de la loi ne cherchaient pas des puces à ceux qui semblaient nés dans le pays de l'envahisseur.

Le père du goupil ne lui avait légué qu'une chose d'utile : ses mèches blondes. Quant à son élocution parfaite, il s'était inscrit aux cours dès que les Boches en avaient ouvert des gratuits. *Connais ton ennemi comme il se connaît*. En l'occurrence, pouvoir comprendre ce qu'ils disaient était une force que de nombreux Français rechignaient à saisir.

Lorsque la patrouille passa dans son dos, Renard replia son journal et le coinça sous son aisselle. D'un pas rapide, il se rapprocha des péniches industrielles. Sans un coup d'œil autour de lui, il fit semblant de trébucher contre une bitte d'amarrage, avant de se rattraper contre le bord du bateau. Malgré lui, ses prunelles s'orientèrent vers l'eau sombre et profonde de la Seine. Un violent frisson le frappa. Il réprima sa panique insensée en serrant la mâchoire jusqu'à se faire mal aux dents.

En même temps, sa main se faufila sous la bâche alors qu'il se redressait. Trois gemmes de charbon se glissèrent dans la poche cousue à l'intérieur ses manches.

Lorsqu'un bruit d'acier résonna dans la rue de l'autre côté de la route, il orienta brusquement sa tête dans cette direction. Quelqu'un l'aurait-il vu ? Est-ce que quelqu'un le regardait en ce moment même ?

Il s'arrêta de respirer, scruta l'obscurité alors que les battements de son cœur l'assourdissaient. Il devait simplement avoir l'air naturel, se relever de sa chute et partir l'air de rien.

Il décompta :

Un.

Deux.

Trois.

Se leva. Il fit ensuite semblant d'essuyer ses mains sur son manteau noir. Si les policiers, les Allemands, ou même un collabo avaient compris son stratagème, il serait arrêté et envoyé – au mieux – en Allemagne, – au pire – dans les camps d'internements français. Il s'essuya les mains encore et encore, jusqu'à être satisfait du résultat.

Puis Renard reprit sa route sous son chapeau, disparaissant de la luminosité urbaine pour se fondre dans les plus petites rues de Paris

